

## SHAKESPEARE EN FRANÇAIS

### *Hamlet*, acte III, scène 1 \*

- 1 To be, or not to be, that is the question,  
Whether 'tis nobler in the mind to suffer  
The slings and arrows of outrageous fortune,  
Or to take arms against the sea of troubles,  
5 And by opposing, end them. To die, to sleep—  
No more, and by a sleep to say we end  
The heart-ache, and the thousand natural shocks  
That flesh is heir to; 'tis a consummation  
Devoutly to be wished to die to sleep !  
10 To sleep, perchance to dream, ay there's the rub,  
For in that sleep of death what dreams may come  
When we have shuffled off this mortal coil  
Must give us pause—there's the respect  
That makes calamity of so long life :  
15 For who would bear the whips and scorns of time,  
Th'oppressor's wrong, the proud man's contumely,  
The pangs of disprized love, the law's delay,  
The insolence of office, and the spurns  
That patient merit of th'unworthy takes,  
20 When he himself might his quietus make  
With a bare bodkin; who would fardels bear,  
To grunt and sweat under a weary life,  
But that the dread of something after death,  
The undiscovered country, from whose bourn  
25 No traveller returns, puzzles the will,  
And makes us rather bear those ills we have,  
Than fly to others that we know not of ?  
Thus conscience does make cowards of us all,  
And thus the native hue a resolution  
30 Is sicklied o'er with the pale cast of thought,  
And enterprises of great pitch and moment  
With this regard their currents turn awry,  
And lose the name of action.... Soft you now,  
The fair Ophelia—Nymph, in thy orisons  
35 Be all my sins remembered.

\* L'édition utilisée est *The New Shakespeare*, ed. John Dover Wilson, Cambridge University Press, 1978. Il n'est pas tenu compte dans mon étude des différences entre les Quartos et le Folio; de telles considérations dépasseraient trop largement le cadre de cet article.

**Voltaire (1733)**

Demeure, il faut choisir et passer à l'instant  
De la vie à la mort et de l'être au néant.  
Dieux justes, s'il en est, éclairez mon courage.  
Faut-il vieillir courbé sous la main qui m'outrage,  
Supporter ou finir mon malheur et mon sort ?  
Qui suis-je ? Qui m'arrête ? et qu'est-ce que la mort ?  
C'est la fin de nos maux, c'est mon unique asile;  
Après de longs transports, c'est un sommeil tranquille;  
On s'endort, et tout meurt. Mais un affreux réveil  
Doit succéder peut-être aux douceurs du sommeil.  
On nous menace; on dit que cette courte vie  
De tourments éternels est aussitôt suivie.  
O mort ! moment fatal ! affreuse éternité !  
Tout coeur à ton seul nom se glace épouvanté.  
Eh ! qui pourrait sans toi supporter cette vie ?  
De nos fourbes puissants bénir l'hypocrisie ?  
D'une indigne maîtresse encenser les erreurs ?  
Ramper sous un ministre, adorer ses hauteurs ?  
Et montrer les langueurs de son âme abattue  
A des amis ingrats, qui détournent la vue ?  
La mort serait trop douce en ces extrémités.  
Mais le scrupule parle, et nous crie : arrêtez.  
Il défend à nos mains cet heureux homicide,  
Et d'un héros guerrier fait un chrétien timide.

**Voltaire (1761)**

Etre ou n'être pas, c'est là la question;  
S'il est plus noble dans l'esprit de souffrir  
Les piqûres et les flèches de l'affreuse fortune  
Ou de prendre les armes contre une mer de troubles  
Et en s'opposant à eux, les finir ? Mourir, dormir,  
Rien de plus; et par ce sommeil dire : Nous terminons  
Les peines du coeur, et dix mille chocs naturels  
Dont la chair est héritière, c'est une consommation  
Ardemment désirable. Mourir, dormir :  
Dormir, peut-être rêver! Ah, voilà le mal !  
Car, dans ce sommeil de la mort, quels rêves aura-t-on  
Quand on a dépouillé cette enveloppe mortelle ?  
C'est là ce qui fait penser : c'est là la raison  
Qui donne à la calamité une vie si longue :  
Car qui voudrait supporter les coups, et les injures du temps  
Les torts de l'opresseur, les dédains de l'orgueilleux.  
Les angoisses d'un amour méprisé, les délais de la justice,  
L'insolence des grandes places et les rebuts  
Que le mérite patient essuie de l'homme indigne.  
Quand il peut faire son *quietus*  
Avec une simple aiguille à tête ? qui voudrait porter ces fardeaux,  
Sangloter, suer sous une fatigante vie ?  
Mais cette crainte de quelque chose après la mort,  
Ce pays ignoré, des bornes duquel  
Nul voyageur ne revient, embarrasse la volonté  
Et nous fait supporter les maux que nous avons,  
Plutôt que de courir vers d'autres que nous ne connaissons pas.  
Ainsi la conscience fait des poltrons de nous tous;  
Ainsi la couleur naturelle de la résolution  
Est ternie par les pâles teintes de la pensée;  
Et les entreprises les plus importantes,  
Par ce respect, tournent leur courant de travers,  
Et perdent leur nom d'action...

## Le Tourneur (1776)

Etre ou ne pas être! c'est là la question...S'il est plus noble à l'âme de souffrir les traits poignants de l'injuste fortune, ou, se révoltant contre cette multitude de maux, de s'opposer au torrent, et les finir? — Mourir, — dormir, rien de plus, et par ce sommeil, dire : Nous mettons un terme aux angoisses du cœur, et à cette foule de plaies et de douleurs, l'héritage naturel de cette masse de chair...ce point où tout est consommé, devrait être désiré avec ferveur. — Mourir, — Dormir. — Dormir? Rêver peut-être; oui. voilà le grand obstacle. Car de savoir quels songes peuvent survenir dans ce sommeil de la mort, après que nous nous sommes dépouillés de cette enveloppe mortelle, c'est de quoi nous forcer à faire une pause. Voilà l'idée qui donne une si longue vie à la calamité. Car quel homme voudrait supporter les traits et les injures du temps, les injustices de l'oppresseur, les outrages de l'orgueilleux, les tortures de l'amour méprisé, les longs délais de la loi, l'insolence des grands en place, et les avilissants rebus que le mérite patient essuie de l'homme sans âme, lorsqu'avec un poinçon il pourrait lui-même se procurer le repos? Qui voudrait porter tous ces fardeaux et suer et frémir sous le poids d'une laborieuse vie, si ce n'est que la crainte ignorée, dont nul voyageur ne revient, plonge la volonté dans une affreuse perplexité, et nous fait préférer de supporter les maux que nous sentons, plutôt que de fuir vers d'autres maux que nous ne connaissons pas? Ainsi la conscience fait de nous tous des poltrons; ainsi tout le feu de la résolution la plus déterminée se décolore et s'éteint devant la pâle lueur de cette pensée. Les projets enfantés avec le plus d'énergie et d'audace détournent à cet aspect leur cours, et retournent dans le néant de l'imagination. — Cessons. — La belle Ophélie? — O jeune vierge, que mes fautes ne soient pas oubliées dans vos pieuses oraisons!

## A. Dumas et P. Meurice (1847)

Etre ou n'être pas, voilà la question !  
 Que faut-il admirer ? la résignation  
 Acceptant à genoux la fortune outrageuse,  
 Ou la force luttant le calme aux tempêtes ? — Mourir !  
 Dormir ! et rien de plus, et puis ne plus souffrir !  
 Fuir ces mille tourments pour lesquels il faut naître !  
 Mourir ! — Dormir ! — Dormir ! qui sait ? rêver peut-être !  
 — Peut-être ?...ah ! tout est là ! Quels rêves peupleront  
 Le sommeil de la mort, lorsque sous notre front  
 Ne s'agiteront plus la vie et la pensée ?  
 Doute affreux qui nous courbe à l'ornière tracée !  
 Eh ! qui supporterait tant de honte et de deuil,  
 L'injure des puissants, l'outrage de l'orgueil,  
 Les lenteurs de la loi, la profonde souffrance,  
 Que creuse dans le coeur l'amour sans espérance,  
 La lutte du génie et du vulgaire épais ?...  
 Quand un fer aiguisé donne si bien la paix !  
 Qui ne rejeterait son lourd fardeau d'alarme  
 Et mouillerait encor de sueurs et de larmes  
 L'âpre et rude chemin ? si l'on ne craignait pas  
 Quelque chose, dans l'ombre, au delà du trépas !  
 Ce pays inconnu, ce monde qu'on ignore,  
 D'où n'a pu revenir nul voyageur encore, —  
 C'est là ce qui d'horreur glace la volonté !  
 Et, devant cette nuit, l'esprit épouvanté  
 Garde les maux réels sous lesquels il succombe  
 De préférence aux maux incertains dans la tombe !  
 Puis, ardente couleur, la résolution  
 Descend aux tons pâlis de la réflexion;  
 Puis l'effrayant aspect, troublant toutes les tâches,  
 Des plus déterminés le doute fait des lâches.

OPHÉLIE, *à part.*

Son rêve plane en haut, mon amour pleure en bas,  
 Aveuglé de clartés, il ne me verra pas !

HAMLET, *apercevant Ophélie.*

Ophélie ! ô jadis ma vie et ma lumière !  
 Parle de mes péchés, ange, dans ta prière !

### Chatelain (1864)

Telle est la question : Etre ou bien ne pas être : —  
 A savoir si, l'esprit de lui-même est plus maître,  
 En supportant les coups, les flèches du destin,  
 Plutôt qu'en se cabrant sur des soucis sans fin,  
 S'anéantir ? Mourir — dormir — pas davantage;  
 Dire qu'en s'endormant soudain on met l'ancre  
 Sur les peines du coeur, sur les maux, les ennuis  
 Dont l'humaine nature est l'insondable puits.  
 C'est là la fin des fins, oui dà ! la fin dernière,  
 Que l'on doit désirer de façon singulière.  
 Mourir — dormir — dormir — peut-être pour rêver,  
 Oui dà, voilà le *hic*; il le faut observer :  
 Dans ce sommeil de mort quand d'humeur misanthrope  
 Nous aurons rejeté notre frêle enveloppe,  
 Quels rêves surgiront ?... Cela donne à penser,  
 Et le pour et le contre il nous le faut peser.  
 Car quel est celui-là qui serait assez bête  
 Pour supporter du sort l'incessante tempête,  
 Les torts de l'opresseur, de l'orgueilleux le "Moi !"  
 Les peines de l'amour, les délais de la loi,  
 Des employés hargneux le dédain, l'insolence  
 Qu'endure le mérite aux mains de l'ignorance  
 Quand avec un poignard il pourrait mordicus  
 S'exempter de l'impôt, et gagner son quitus.  
 Quel est-il celui-là qui sans fin et sans cesse  
 Porterait des fardeaux jusques à la vieillesse,  
 Pour grogner et suer, maugréant sur son sort  
 Si n'était la terreur de ce qui suit la mort :  
 La mort, pays lointain, qui se perd dans les brumes  
 De la pensée humaine, et dans ses amertumes,  
 Pays inexploré dont jamais voyageur,  
 N'est encor revenu, jette le froid au coeur,  
 Et nous fait supporter nos maux et nos misères  
 De l'inconnu plutôt qu'aller sonder les sphères.  
 La conscience ainsi fait de nous des poltrons;  
 La résolution chez les plus fanfarons  
 Forte en couleur d'abord, et blêmit et se fane,  
 Au penser de la mort, à son sublime arcane;  
 Et des projets ainsi grands de dimensions,  
 A l'état de projets meurent — sans actions.  
 Mais doucement voici la charmante Ophélie...  
 Nymphé, en tes oraisons pense à moi, ne m'oublie !

**François-Victor Hugo (1865)**

Etre, ou ne pas être, c'est là la question. Y a-t-il plus de noblesse d'âme à subir la fronde et les flèches de la fortune outrageante, ou bien à s'armer contre une mer de douleurs et à l'arrêter par une révolte ? Mourir...dormir, rien de plus; ...et dire que par ce sommeil nous mettons fin aux maux du cœur et aux mille tortures naturelles qui sont le legs de la chair : c'est là un dénouement qu'on doit souhaiter avec ferveur. Mourir...dormir, dormir! peut-être rêver! Oui, là est l'embarras. Car quels rêves peut-il nous venir dans ce sommeil de la mort, quand nous sommes débarrassés de l'étreinte de cette vie ? Voilà qui doit nous arrêter. C'est cette réflexion-là qui nous vaut la calamité d'une si longue existence. Qui, en effet, voudrait supporter les flagellations et les dédains du monde, l'injure de l'oppresseur, l'humiliation de la pauvreté, les angoisses de l'amour méprisé, les lenteurs de la loi, l'insolence du pouvoir, et les rebuffades que le mérite résigné reçoit d'hommes indignes, s'il pouvait en être quitte avec un simple poinçon ? Qui voudrait porter ces fardeaux, grogner et suer sous une vie accablante, si la crainte de quelque chose après la mort, de cette région inexplorée, d'où nul voyageur ne revient, ne troublait la volonté, et ne nous faisait supporter les maux que nous avons par peur de nous lancer dans ceux que nous ne connaissons pas ? Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches; ainsi les couleurs natives de la résolution blêmissent sous les pâles reflets de la pensée; ainsi les entreprises les plus énergiques et les plus importantes se détournent de leur cours, à cette idée, et perdent le nom d'action...Doucement, maintenant! Voici la belle Ophélie...Nymphes, dans tes oraisons souviens-toi de tous mes péchés.

**André Gide (1938)**

HAMLET. — Etre ou ne pas être : telle est la question. Y-a-t-il pour l'âme plus de noblesse à endurer les coups et les revers d'une injurieuse fortune, ou à s'armer contre elle pour mettre frein à une marée de douleurs ? Mourir : dormir; c'est tout. Calmer enfin, dit-on, dans le sommeil les affreux battements du coeur; quelle conclusion des maux héréditaires serait plus dévotement souhaitée ? Mourir, dormir, dormir...rêver peut-être. C'est là le hic ! Car, échappés des liens charnels, si, dans ce sommeil du repos, il nous vient des songes...halte-là ! Cette considération prolonge la calamité de la vie. Car, sinon, qui supporterait du sort les soufflets et les avanies, les torts de l'oppresseur, les outrages de l'orgueilleux, les affres de l'amour dédaigné, les remises de la justice, l'insolence des gens officiels, les rebuffades que les méritants rencontrent auprès des indignes, alors qu'un petit coup de pointe viendrait à bout de tout cela ? Qui donc assumerait ces charges, accepterait de geindre et de suer sous le faix écrasant de la vie, s'il n'y avait cette crainte de quelque chose après la mort, mystérieuse contrée d'où nul voyageur ne revient ? Voici l'énigme qui nous engage à supporter les maux présents, plutôt que de nous en échapper vers ces autres dont nous ne connaissons rien. Et c'est ainsi que la conscience fait de chacun de nous un couard; c'est ainsi que la verdeur première de nos résolutions s'étiolé à l'ombre pâle de la pensée; c'est ainsi que nos entreprises de grand essor et conséquence tournent leur courant de travers et se déroutent de l'action. Mais tout doux ! La belle Ophélie ! O Nymphé, intercédez pour mes péchés dans vos prières.



**Yves Bonnefoy (1962)**

Etre ou n'être pas. C'est la question.  
Est-il plus noble pour une âme de souffrir  
Les flèches et les coups d'une atroce fortune,  
Ou de prendre les armes contre une mer de troubles  
Et de leur faire front, et d'y mettre fin ? Mourir, dormir,  
Rien de plus; oh, penser qu'un sommeil peut finir  
La souffrance du coeur et les mille blessures  
Qui sont le lot de la chair; oui, c'est un dénouement  
Ardemment désirable ! mourir, dormir  
— Dormir, rêver peut-être. Ah, c'est l'obstacle !  
Car l'anxiété des rêves qui viendront  
Dans ce sommeil des morts, quand nous aurons  
Repoussé loin de nous le tumulte de vivre,  
Est là pour retenir, c'est la pensée  
Qui fait que le malheur a si longue vie.  
Qui en effet supporterait le fouet du siècle,  
L'injure du tyran, les mépris de l'orgueil.  
L'angoisse dans l'amour bafoué, la lente loi  
Et la morgue des gens en place, rebuffades  
Que le mérite doit souffrir des êtres vils,  
Alors qu'il peut se délivrer lui-même  
D'un simple coup de poignard ? Qui voudrait ces fardeaux,  
Et gémir et suer sous l'épuisante vie,  
Si la terreur de quelque chose après la mort,  
Ce pays inconnu dont nul voyageur  
N'a repassé la frontière, ne troublait  
Notre dessein, nous faisant préférer  
Les maux que nous avons à d'autres obscurs.  
Ainsi la réflexion fait de nous des lâches,  
Les natives chaleurs de la décision  
S'affaiblissent dans l'ombre de la pensée,  
Et des projets d'une haute volée  
Sur cette idée se brisent et viennent perdre  
Leur nom même d'action...Mais taisons-nous,  
Voici la belle Ophélie...Nymphé, dans tes prières,  
Souviens-toi de tous mes péchés.

**Michel Vittoz (1977) (mise en scène : Daniel Mesguich)**

Etre ou ne pas être, telle est la question.

Est-ce à l'âme plus de noblesse que de la fortune les outrages endurer, plutôt que de prendre les armes contre une mer de souffrance, de combattre et de les achever ?

Mourir, dormir, rien de plus.

Comme au sommeil en nous s'achèvent les tourments, les mille atteintes par la nature à la chair portées, toute l'âme aspire à telle consommation. Mourir, dormir... Dormir, rêver, peut-être oui, mais au sommeil de la mort, les songes à venir, quand règne enfin la paix en notre fatal désordre, nous doivent retenir. Là se tiennent les égards qui prêtent à malfortune longue vie.

Et qui supporterait que nous flagelle le temps de son mépris, de l'oppresseur l'injustice, de l'orgueil l'insulte, de l'amour dédaigné les tourments, l'insolence des puissants, de la justice les atteroiements, de l'indignité les rebuffades au mérite patient, quand lui-même pourrait toucher à la quiétude d'un seul coup de lame nue ? Qui d'une vie sous le joug à gémir et suer porterait le fardeau si en la mort et au-delà ne gisait une quelconque terreur ? Aux confins de cette contrée inconnue desquels voyage est sans retour volonté tant s'ébranle qu'elle nous conduit à supporter plus volontiers nos souffrances présentes qu'à voler vers d'autres de nous ignorées. Ainsi la conscience tous nous fait lâches, résolution ses belles couleurs pâlisent à l'ombre de la pensée et plus hautes entreprises, les plus vastes détournent leurs cours sous ce regard et perdent le nom d'acte.

Arrête-toi maintenant. La belle Ophélie. Nymphé en tes oraisons garde souvenir de tous mes péchés.

**Jean-Michel Déprats (1983)**

Etre ou ne pas être, telle est la question :  
Est-il plus noble pour l'esprit de souffrir  
Les coups et les flèches d'une injurieuse fortune,  
Ou de prendre les armes contre une mer de tourments,  
Et en les affrontant y mettre fin ? Mourir...dormir,  
Rien de plus; et par un sommeil dire : nous mettons fin  
Aux souffrances du coeur et aux mille chocs naturels  
Dont hérite la chair : c'est une dissolution  
Ardemment désirable. Mourir, dormir;  
Dormir, rêver peut-être...Ah, c'est là l'écueil :  
Car dans ce sommeil de la mort les rêves qui peuvent surgir,  
Une fois dépouillée cette enveloppe mortelle,  
Arrêtent notre élan...c'est là la pensée  
Qui donne au malheur une si longue vie.  
Car qui voudrait supporter les fouets et la morgue du temps,  
Les outrages de l'oppresseur, la superbe de l'orgueilleux,  
Les affres de l'amour dédaigné, la lenteur de la loi,  
L'insolence du pouvoir et les humiliations  
Que le patient mérite endure des médiocres  
Quand il pourrait lui-même s'en rendre quitte  
D'un coup de dague ? Qui voudrait porter ces fardeaux,  
Grogner et suer sous une vie harassante,  
Si la terreur de quelque chose après la mort,  
Contrée inexplorée dont, la borne franchie,  
Nul voyageur ne revient, ne déroutait la volonté  
Et ne nous faisait supporter les maux que nous avons  
Plutôt que fuir vers d'autres dont ne savons rien ?  
Ainsi la conscience fait de nous tous des lâches,  
Et ainsi la couleur première de la résolution  
S'étiole au pâle éclat de la pensée,  
Et les entreprises de grand essor et conséquence  
Se détournent de leur cours  
Et perdent le nom d'action. Mais silence,  
La belle Ophélie ! Nymphé, dans tes prières,  
Souviens-toi de tous mes péchés.